

LETTRE 17

Saint Sévère Sulpice n'ayant pu aller joindre saint Paulin à Nole, comme il l'avait promis; il lui écrivit que sa maladie était la cause de ce retardement. Saint Paulin reçût cette lettre des mains d'un homme, dont habit, et le visage, ne ressemblaient gères à ceux des personnes, que lui, et saint Sévère avaient accoutumé d'employer, pour porter leurs lettres, qui étaient ordinairement des ecclésiastiques, ou des religieux. Aussi était-ce un des valets d'un parent de saint Sévère Sulpice. Saint Paulin se plaint derechef de ce qu'il diffère d'aller visiter le tombeau de saint Felix.

Paulin, à Severe.

Nous nous sommes enfin lassés de vous inviter à nous venir voir, et de vous attendre; et après vous en avoir fait inutilement tant d'instantes prières, nous ne savons plus que vous dire. Mais quoique nous ayons perdu l'espérance de vous voir, nous ne laissons pas de répondre à la marque d'amitié que vous avez bien voulu nous donner en nous écrivant. Nous rendons des paroles à des paroles; afin de nous consoler par ce faible secours, qui ne laisserait pas de nous être bien doux, si nous en jouissions souvent. Mais vous commencez d'en être si avare, et vous négligez tellement d'en chercher les occasions, que nous avons été deux ans pénétrés de douleur, en l'attente de votre visite, et de vos nouvelles.

C'est ainsi que nous avons passé l'été, qui à suivi le voyage de nos serviteurs, qui vous ont été trouver de notre part. Nous vous avons attendu jusqu'à l'hiver, nous persuadant chaque jour, que ce serait celui de votre arrivée. Ce qui nous confirmait en cette pensée, c'est que nous ne recevions aucunes de vos lettres; qui nous apprît la cause de votre retardement, et nous nous consolions, dans la croyance que vous ne nous mandiez pas de vos nouvelles, parce que vous viendriez vous-même nous les dire.

Mais voyant qu'un autre été s'écoulait; sans que nous puissions apprendre si vous viendriez, ou non; la pensée nous étant venue, que vous pourriez aller à Rome pour y assister à la solennité du prince des apôtres; nous porta d'y aller aussi, dans l'espérance de vous y embrasser. Mais comme vous n'y avez point été, nous avons été privés de cette satisfaction.

Il est vrai que nous avons eu celle d'y recevoir une de vos lettres, par l'homme de notre très cher frère Sabin. Il était vêtu de manière, que nous avons pas crû d'abord qu'il fût religieux. De plus, son visage était aussi rubicond que ces fortes d'armes, qui couvrent l'estomac, et les épaules des soldats; et son discours nous paraissait peu spirituel. Mais le maître de ce messenger étant venu lui-même nous demander la réponse à la lettre qu'il nous avait envoyée par son valet, nous a fait connaître, qu'il était aussi de vos amis; et c'est ce qui nous a porté à l'aimer encore plus tendrement que nous ne l'aimions auparavant.

Nous ne vous avons pas récrit de Rome, n'en ayant pas eu le temps, car comme nous n'y avons demeuré que dix jours, nous pouvons dire que nous l'avons vue sans la voir; parce que nous avons employé toutes les matinées à visiter les sépulcres des apôtres, et des martyrs, qui était la principale fin de notre voyage : et dès que nous étions retournés au logis, nous y étions visités d'un si grand nombre de personnes, qui nous venaient voir par un sentiment de piété, ou d'amitié, que nous avons peine à nous en dégager, même durant la nuit.

Ce n'est donc que par un manquement de temps, et de liberté, que nous n'avons pas satisfait à notre devoir, en vous écrivant plutôt. Nous avons bien dessein de le faire, dès que nous serions de retour chez nous : et nous l'aurions fait infailliblement, si une maladie violente, et assez longue ne nous en avait empêché. Mais celui qui est la Vie, et la Résurrection, *nous a châtié sévèrement, sans nous livrer à la mort. Car les pécheurs sont exposés à plusieurs châtiments; mais ceux qui mettent leur confiance au Seigneur, seront favorisés de sa miséricorde.* (Ps 117,1 et 31,10) Nous avons donc été châtiés, comme étant pécheurs; mais la confiance que nous avons eue en la miséricorde de celui, qui guérit ceux qui ont le coeur brisé d'affliction, et qui germe leurs plaies, nous a heureusement délivrés.

Comme Dieu nous fait la grâce de nous donner une meilleure santé, nous vous écrivons par une occasion favorable que nous présente notre très cher frère Amachie, sous-diacre de notre vénérable père, et maître Delphin. L'assurance qu'il nous a donnée qu'il était connu de vous, nous a donné lieu de vous écrire avec confiance. Nous vous saluons donc avec toute la tendresse de coeur que Dieu nous a donnée pour vous, et nous désirons encore jouir de votre présence. Car nous ne pouvons éteindre dans notre coeur ce feu de l'espérance que nous avons de vous voir, et de vous embrasser dans la maison de mon illustre maître, et mon bienheureux patron saint Félix. Je lui ai présenté vos vœux, et vos promesses toutes les fois que vous me l'avez commandé. S'il

arrive que nous manquions de parole à ce généreux martyr de la vérité, j'en ferai le moins coupable, puisque je n'ai promis que ce que j'ai cru vrai. Mais pour vous, mon cher frère, prenez garde, tandis que vous en avez le temps, à n'être point infidèle à tant de promesses que vous avez faites à ce glorieux confesseur de Jésus Christ, dont l'intercession est si puissante auprès de ce divin Maître.

Quelle excuse apporterez-vous de ce que vous tardez tant à accomplir votre vœu ? Pourrez-vous dire que c'est plutôt par infirmité, que par paresse ? Vous, dis-je, qui pouviez nous venir voir, et retourner chez vous en moins de temps que celui que vous employez aux pèlerinages que vous faites tous les ans en divers lieux de la France; allant plusieurs fois dans un même été à Tours, et aux autres lieux encore plus éloignés. Ce n'est pas que je porte envie à votre dévotion; au contraire, je vous loue de ce que vous honorez le Seigneur dans ses saints. J'avoue que vous faites bien de visiter souvent saint Martin; mais je ne puis souffrir que saint Félix soit négligé, et méprisé par vos promenés sans effet, et dont vous parlez aussi peu, que si vous les aviez oubliées. Vous devez autant craindre la colère de Jésus Christ, en faisant injure à saint Félix, que vous avez de confiance d'obtenir ses miséricordes par l'intercession de saint Martin.

Vous vous persuadez peut-être par une force d'esprit, que vous effacerez aisément, par le grand amour que vous avez pour Jésus Christ, et par le mérite d'autres bonnes oeuvres, l'injure que vous faites à mon maître, et mon patron saint Félix; et que comme il est plein de bonté, et rempli de l'amour de Jésus Christ, il vous pardonnera facilement cette faute. J'avoue que vous faites bien d'avoir ce sentiment : mais quelque confiance que vous puissiez avoir, je ne puis me dispenser de vous dire, soit par un effet de ma faiblesse, soit par un excès de l'amour, et de la charité que j'ai pour vous, que je ne crois pas votre état trop assuré.

Je souhaite que tous les saints soient autant de puissants médiateurs auprès de Dieu, pour vous obtenir l'abondance de ses grâces : mais je voudrais bien que vous ne fussiez pas en péril d'attirer sur vous l'indignation de celui qui possède éminemment la charité de Jésus Christ. Je sais que mon saint a des entrailles de miséricorde : mais vous le devez d'autant plus craindre, qu'il est plus indulgent. Cette crainte vous sera beaucoup avantageuse, si ce qui doit faire votre sûreté, vous rend plus surveillant : je veux dire, si vous craignez d'autant plus d'offenser ce bien-aimé de Dieu, qu'il paraît plus disposé à vous pardonner. Car le péché devient plus grand, lorsque l'on offense celui qui supporte les injures avec patience; et Dieu châtie plus rigoureusement l'outrage fait à celui qui ne veut point se venger.

Considérez donc, je vous prie, avec une sérieuse attention, lequel des deux partis vous devez prendre : ou de vivre en repos, dans la pensée que votre excuse est légitime : ou d'être dans la crainte qu'elle ne soit pas reçue; car notre Dieu est intimement présent partout, et il dit : *Je suis en tous lieux; et en même temps que vous parlez, je suis à vous;* (Is 58,9) et comme il ajoute : *Tout est possible à celui qui croit.* (Mc 9,22)

VCO